

## Être une femme

Un numéro spécial femmes ? C'est un peu comme la journée internationale qui nous est consacrée, on ne sait si on doit s'en réjouir ou au contraire, le déplorer. Une première question me vient : qu'est ce qu'être une femme ? Dans son essence, on peut dire que c'est être humaine et à l'origine fondatrice de la grande famille de l'Homme. Vient ensuite cette interrogation : le pouvoir de donner la vie est-il au cœur des manifestations de violence et de domination qui caractérisent notre condition ? Impossible de répondre, à l'une comme à l'autre, en quelques lignes. Je choisis donc le point de vue strictement personnel pour affirmer qu'être une femme, c'est être l'égale en droit de n'importe quel homme, tout en se sachant différente. Ceci est un fait, une réalité qui, bien qu'incontournable, n'en est pas moins bafouée dans toutes les parties du monde. Le religieux, par exemple, s'approprie notre corps, son fonctionnement et la possibilité d'en disposer comme bon lui semble. C'est ainsi que les femmes deviennent *nos femmes*, qu'on leur assigne le rôle de mère ou de putain, que des cardinaux écarlates s'autorisent à pontifier – « l'avortement est pire que le viol » – ou qu'on gradue de torgnolle à lapidation, un respect que nous devrions observer pour ceux qui s'en exemptent sans sourciller quand il nous concerne.

La femme, son corps mystérieux, son plaisir incompréhensible, sa nature profonde et sa singularité bousculent l'homme sans l'interroger. En réponse, il exerce sur elle une domination qui doit beaucoup à l'effroi – au fantasme – de ce qu'elle pourrait lui faire si elle lui échappait. C'est le ressort de la nouvelle ***Les filles d'Eve*** (Editions de l'atelier In8), un texte qui mêle le politique et l'érotique, parques de tous temps indissociables – relisez les grands classiques. Une femme traverse toute sa vie avec la conscience plus ou moins forte, qu'elle est potentiellement prenable par le premier venu. La menace du viol conditionne sa manière d'être. C'est une terreur ancestrale, profondément logée, qui nous accompagne sans cesse. On le sait, de manière plus ou moins diffuse, mais on le sait. C'est là, dans les tripes. De la même manière, l'homme est conscient de son pouvoir physique potentiel et de ses facultés de destruction : viol secret, viol en réunion, viol de guerre... il en faut des hommes pour faire autant de dégâts ! ***Les filles d'Eve***, c'est un texte qui ébauche un monde où cette domination se serait généralisée. Il n'y a plus une seule femelle libre ; enfin elles se taisent, enfin elles obéissent, enfin elles servent. C'est du moins ce que les hommes croient...

Nous sommes des êtres sexués, façonnés par une vie communautaire sans cesse obsédée par les questions du plaisir, du corps, de sa mise en scène ou de sa dissimulation. Comme si l'intime était en réalité – et depuis déjà longtemps, depuis que les sociétés existent avec leurs représentations – au centre de la préoccupation publique. Ce qui différencie les femmes est mis en exergue et sert de prétexte à une domination masculine d'abord fondée sur la puissance physique. La prédominance de l'homme sur la femme se résumerait-elle à la taille des muscles ? C'est un peu faible, tout de même !

On peut en sourire, bien sûr, et il faut savoir garder son humour qui est la marque d'une distance nécessaire à la réflexion. Pour autant, ce muscle, quel qu'il soit, empêche les hommes et les femmes de méditer sur ce qui fait leur ressemblance : ce lieu enfoui en soi, qui s'affranchit du sexe, de la religion, de la culture, de la position sociale et de tout ce qui définit l'être incarné, charnel ; ce lieu, que je crois à l'instar d'autres, profondément positif, socle d'une humanité dans laquelle il y a toujours eu des femmes et des hommes pour se lever ensemble, pour se battre ensemble, pour se venir en aide ensemble. C'est sur ce seul chemin qu'il me paraît possible d'aller, car c'est cet élan

profond qui a permis à notre espèce de survivre, c'est cet élan qui *justifie la pérennité de la race humaine*.

Et si nous rêvions d'un monde où nous serions nantis des attributs des deux sexes, capables physiquement et intellectuellement de nous féconder mutuellement, un monde où *il* et *elle* s'uniraient pour accoucher d'un pronom qui reste à inventer ? Un monde de monoïques, voilà qui en fera frémir plus d'un(es). Les écrivains, voyez-vous, aiment à divaguer.

Frédérique Martin